

Introduction

à quelques articles passés

En matière d'explication politique, Alfred Grosser dénonçait deux aberrations ordinaires: l'outrecuidance et la frilosité: la première, qui incline à une vaticination inconsidérée; la seconde, qui produit des considérations générales n'engageant à rien, à seule fin de différer ad infinitum le moment nécessaire d'un jugement net.¹

Des quelques textes ci-publiés — dûment datés et n'ayant subi ni repentirs ni retouches —, l'auteur s'est évertué à saisir dans leur germe des processus politiques risquant, à terme, de marquer dommageablement le visage de l'Europe: gestion des flux migratoires, montée des populismes, attentats jihadistes, défiance grandissante à l'égard des élus. La sanction des événements ultérieurs dira de ces esquisses la pertinence éventuelle ou bien l'inanité.

Si disparates qu'ils puissent apparaître au lecteur, ces textes n'en étaient pas moins susceptibles d'une certaine unité conceptuelle. L'objet de la présente introduction est de subsumer des textes disparates sous un même concept désabusé — l'idéal desséché de l'Europe.

Antoine de Saint-Exupéry:

58. «La création d'un concept est la création d'un ensemble dans du disparate, une structure ou un réseau de relations liées par réflexes conditionnels.»

59. «Quand je crée un ensemble dans du disparate, c'est un visage que je montre. (...) Et il est simple parce que ce que je dénomme simple, c'est ce qui forme un tout inséparable. Ou ce qui se détruit si je fais la somme des parties.»

¹ Alfred Grosser, «L'explication politique» / Conclusion: «Connaître pour comparer; comparer pour connaître» / Éd. Complexe, 1984 / pp.138, 139

60. «C'est pourquoi je puis dire que le concept est simple quoique composé de disparate; son essence (et ses qualités) sont transcendantes au disparate (...). Quelque chose a été ajouté. Ce quelque chose est *un*».²



Sans qu'il soit nécessaire de remonter jusqu'au Déluge, il est utile de rappeler, en préambule, ce en quoi consiste la modernité politique. Le Prince s'était-il institué garant d'un ordre transcendant; avait-il incarné le principe et la structuration du corps social, la chute du Prince emportait alors la désintrinsication de ses attributs, la dissolution des certitudes théocratiques et l'incessante problématisation du Politique. La modernité politique tient à l'institutionnalisation du conflit et à l'assomption de l'incertitude, dans le cadre d'un débat réglé.

— Ce qu'a dit Claude Lefort.³

Il est rédhibitoire d'énoncer des avis impeccables, donnés comme fins dernières de la démocratie; l'horizon chimérique d'une harmonie eschatologique est la porte ouverte au totalitarisme. L'horreur de l'impureté, l'imputation d'hérésie amènent infailliblement le désir forcené de proscrire «les ennemis de la Démocratie»⁴. Dresser une telle démonologie politique, reviendrait à adopter les méthodes mêmes qu'on se faisait vertu de condamner. L'instauration autoritaire et exclusiviste d'un discours légitime dénoterait la corruption idéologique du projet démocratique, image miroir de la démagogie, qui en est l'actualisation cynique. Il n'y a pas de préalable légitime au débat argumenté sur ce qui est légitime et sur ce qui ne l'est pas.

Lieu de l'incessant remaniement des opinions, l'espace public doit être animé par une argumentation pourvoyeuse de raisons – mais de raisons non coercitives –, seule voie permettant de parer deux écueils redoutables: l'adhésion forcée à un ordre présumé universellement valable, ou l'usage de la suggestion, de l'intimidation et de la violence pour faire prévaloir des décisions arbitraires.

² Antoine de Saint-Exupéry, «Carnet V» / Notes n°58, 59, 60 / «Oeuvres complètes» / t. I, 1994 / Éd. Gallimard, La Pléiade / p.640

³ Cf. Claude Lefort, «Essais sur le Politique - XIX^e-XX^e» / I. «Sur la démocratie moderne» / Éd. du Seuil, Paris, 1986 / p.17

⁴ La terminologie française ne permet pas de distinguer l'ennemi privé de l'ennemi public, au contraire du latin qui désigne l'ennemi privé par le terme «inimicus», et l'ennemi public par le terme «hostis».

Bien loin de cet idéal, à l'égard de l'étranger, nous professons un démocratisme abusif, qui, d'emblée, dénie à autrui tout génie politique; est destituée d'office toute formule politique qui ne se laisserait pas jeter dans le moule parfait dont nous sommes les dépositaires attirés. Nous sommes trop infatués pour apercevoir que notre démocratisme n'est en fait qu'une particularité géohistorique démesurément enflée; trop imbus de nous-mêmes pour admettre que cette boursoufflure déguise un hégémonisme occidental revisité, qui nous vaut d'être sourdement haïs, et sauvagement agressés.

Pour dégager la possibilité théorique d'un postulat politique incitatif, nous devrions dépouiller notre thèse démocratique de l'universalisme et du normativisme qui la grèvent, pour poser comme radicalement irréductibles à nos vues les formes de modernité politique dont le monde arabo-musulman est capable. Il est urgent de substituer à une diplomatie occidentale d'hypocrisie et de prédation une diplomatie proactive, telle que s'y articulent, in situ, la manifestation du génie politique arabo-musulman et la production d'un Renseignement qualitatif devenu *cardinal*.

C'est enfoncer une porte ouverte que d'annoncer la connexité du monde contemporain; il n'en ressort pas moins que notre sécurité intérieure se joue bien au delà de nos frontières. Que des États comme l'Afghanistan, comme l'Irak ou la Libye perdent la capacité d'exercer leurs prérogatives régaliennes, et c'est, ipso facto, notre propre sécurité qui se trouve atteinte! Issues de la débilitation, voire de la décomposition d'États étrangers, les formes dégradées de la Guerre constituent à notre endroit un péril d'autant plus pernicieux qu'il est de nature hystérétique.

Placé devant l'impossibilité de vaincre militairement des États, compte tenu des moyens dont ils disposent, l'ennemi jihadiste a transformé la *dissymétrie* d'un rapport de force insurmontable en une *asymétrie* qui annule d'un coup la suprématie technologique dont se prévalait le puissant.

Maintenant que des États pérennes, de dimension entière, sont attaqués par des agents mortifères, mutants et de dimension infra-étatique, la Guerre s'est transformée en un «objet fractal» (B. Mandelbrot). Inédit, ce type de belligérance nous jette dans une ère d'indéfinitude, à telle enseigne qu'est ubiquitaire la menace terroriste, qu'elle ne répond à aucune idéologie politique, et qu'il n'est plus d'adversaire constitué avec qui passer aucun traité de paix.

L'imprévisibilité, la fulgurance et la violence de l'attentat ont pour fonction de frapper de stupeur des dirigeants politiques bavards, et, dans la foulée, de les forcer à répondre à l'émotion populaire par des mesures ostentatoires, déclarées hautement «antiterroristes», mais impropres à prévenir la perpétration d'autres

attentats. Les grand-messes républicanistes célébrées en réaction à l'horreur de l'attentat, l'extinction dérisoire de la tour Eiffel, le rituel des bougies pieusement allumées, le dépôt de fleurs et de messages de compassion, voilà qui participe d'une liturgie sécularisée ayant vocation à purger le traumatisme collectif; c'est, tout à la fois, le degré zéro de l'efficace en matière de lutte contre le terrorisme. Or, c'est précisément l'objectif du jihadisme que de nous transformer en un bétail stupide et apeuré, que l'on puisse conduire à sa perte, par la suscitation d'un comportement collectif réflexe, propre à déclencher une dynamique autogène, destructive du Politique.

— Le jihadisme est un mode de guerre nihiliste à taux d'attrition nul, ayant pour objectif de consumer ce dont, au sens de Clausewitz, la Guerre devait procéder apodictiquement: la Raison politique.

Un état d'urgence indéfiniment prorogé est une absurdité par définition; l'artifice juridique consistant à reverser l'essentiel des mesures d'exception dans l'appareil régulier de la loi, une imposture. La perversion des institutions entraîne l'érosion de nos libertés, et fait reculer l'état de droit.

Cette guerre de décomposition politique aura été préparée de longue date par la délitescence qui fragilise nos sociétés intrinsèquement. Là où le projet démocratique supposait un socle axiologique commun, ne règnent plus aujourd'hui que le désenchantement général, la dissolution du lien politique, l'affaissement, voire l'écroulement des partis traditionnels, la défiance systématique à l'égard des élus. La tyrannie de l'opinion publique et la menace permanente de troubles insurrectionnels ont amené l'impotence de l'État.

Paul Valéry:

«(...) l'espoir n'est que la méfiance de l'être à l'égard des prévisions précises de son esprit. Il suggère que toute conclusion défavorable à l'être *doit être* une erreur de son esprit.»⁵

Le Pont, décembre 2019,

François Mastrangelo:



⁵ Paul Valéry, «La crise de l'esprit» / «Première lettre» / http://oeuvresouvertes.net/IMG/pdf/valery_crise.pdf